L'ESPRIT ET LES DISPOSITIONS VERBALES

Descartes pensait que l'être humain est le seul animal doué d'un esprit, les autres n'étant que des automates. On s'accorde par ailleurs pour dire, cette fois un peu plus communément et sur la base de preuves plus tangibles, que l'être humain est le seul animal doué de langage. Or, si l'être humain est le seul à jouir de ces deux dons, cela n'est pas une coïncidence. On peut soutenir qu'aucune créature qui ne serait pas douée d'esprit ne pourrait se débrouiller avec un appareil aussi complexe que le langage. Ou on peut soutenir à l'inverse qu'aucune activité mentale appréciable n'est concevable sans l'apport linguistique.

Le plus souvent, la pensée n'*est* que parole, selon John B. Watson, un pionnier du behaviorisme : une parole silencieuse, réprimée et toujours naissante. Mais toute pensée n'est pas telle. Un géomètre ou un ingénieur peut penser à travers de petites saccades musculaires naissantes utilisées pour dessiner des courbes ou faire tourner des roues dentées. Cependant, les muscles qui de loin jouent le plus grand rôle, selon la théorie musculaire de la méditation de Watson, sont les muscles utilisés dans la production de la parole.

Il y a à l'inverse une tendance fort ancienne et tenace qui tente d'expliquer et d'analyser le phénomène physique de la parole en ayant recours à l'esprit, à l'activité mentale et aux

entités mentales, c'est-à-dire en ayant recours aux pensées, idées et significations. Le langage, nous dit-on, sert à communiquer des idées. Nous apprenons la langue auprès de nos aînés en apprenant à associer les mots avec les mêmes idées que ceux-ci ont appris à leur associer. C'est ainsi, pourrait-on poursuivre, qu'une uniformité approximative d'association des mots et des idées est accomplie et maintenue à travers toute la communauté.

Un tel compte rendu serait évidemment d'une extravagante perversité. En effet, considérons le cas où nous enseignons un certain mot au petit enfant en renforçant son babillage aléatoire au moment opportun. Son énoncé lancé au hasard ressemble par pur hasard à un mot approprié dans les circonstances, et nous le récompensons. Il doit s'agir d'un certain objet ou source de stimulus que nous de même que l'enfant sommes en mesure de reconnaître. De plus, nous devons être en mesure d'observer que l'enfant est aussi en mesure de reconnaître cet objet ou stimulus. Alors seulement il vaut la peine de récompenser son énoncé lancé au hasard. En agissant ainsi, nous encourageons l'enfant à répéter le mot dans des circonstances similaires. Mais cela veut-il dire que nous l'amenons à associer le mot à la même *idée* que nous, adultes, y associons? Est-il vrai de toute façon que nous-mêmes, adultes, associons ce mot à la même idée? Si tel était le cas, qu'est-ce que cela voudrait dire?

La morale est que les points fixes ne sont que le stimulus partagé et le mot; quelles que soient les idées entre ces points fixes et quelque changeantes que soient ces idées, ce qui compte, c'est que le stimulus externe en question soit mis en corrélation avec le mot en question pour tous ceux qui sont concernés. Le point est bien illustré par la fantaisie familière de la perception des couleurs complémentaires. Qui sait si je ne vois pas les choses sous des couleurs opposées à celles sous lesquelles vous les voyez? Cela est sans importance pour la communication.

Je crois en l'affinité de l'esprit et du langage, mais je veux que la relation soit conçue dans le bon ordre. Bien qu'inadéquate, la théorie de la pensée de Watson présente les choses dans le bon ordre. Je pense qu'une théorie de la pensée peut gagner en clarté et en substance en s'appuyant sur une meilleure compréhension des rouages du langage, alors qu'on ne peut espérer qu'une piètre compréhension de ces rouages en termes mentalistes.

J'expliquerai un peu pourquoi les gens se sentent attirés par un compte rendu mentaliste du langage, en dépit du fait manifeste que le langage est une entreprise sociale qui est ajustée aux objets intersubjectivement observables du monde extérieur. De même, je spéculerai sur la façon dont on pourrait espérer obtenir une description convenablement physicaliste du langage. Mais d'abord, je dois en dire un peu plus à propos de l'apprentissage.

J'ai signalé une façon primitive d'apprendre un mot : par le renforcement du babillage aléatoire. Une autre façon, en quelque sorte inverse, est l'imitation. Dans le cas du babillage, c'est l'adulte qui observe la situation où se trouve l'enfant lorsqu'il babille au hasard le mot approprié. Dans le cas de l'imitation, c'est l'enfant qui, à l'inverse, observe la situation où se trouve l'adulte lorsque ce dernier prononce le mot. L'enfant prononce alors ce mot dans des situations similaires et, sur ce, l'adulte entreprend de renforcer le comportement de l'enfant, tout comme dans le cas du babillage. La méthode de l'imitation est plus sophistiquée que celle du babillage. Elle peut néanmoins être expliquée, de manière indirecte, en termes de stimulus et de renforcement de réponse, mais je ne m'attarderai pas sur cette question.

Ce que l'on doit remarquer, c'est que tout apprentissage du langage à ce stade primitif n'est orienté que vers l'apprentissage de ce que l'on pourrait appeler les termes d'observation ou, de façon plus juste, les phrases d'observation. L'enfant apprend à acquiescer à la question « rouge? » en manifeste

d'objets rouges. De plus, il apprend à maîtriser le procédé qui permet d'obtenir l'objet en prononçant le mot; "rouge" est ici un mauvais exemple, mais "balle", "lait" et "maman" sont des cas clairs. Et il apprend à maîtriser le mot de manière passive en répondant d'une façon spécifique lorsqu'il l'entend. Il peut répondre en se tournant vers l'objet ou en allant le chercher.

Le terme ou la phrase d'observation est un terrain sur lequel Jean l'animal rationnel et Fido l'automate peuvent se rencontrer et jusqu'à un certain point communiquer. Le chien apprend les phrases d'observation à sa façon passive. Il apprend à répondre à celles-ci en salivant, en courant à la cuisine, en se tournant vers l'objet ou en allant le chercher.

Déjà au niveau rudimentaire des phrases d'observation, il semble que le petit enfant diffère du chien en ceci qu'il apprend aussi les phrases de manière active : il les énonce. Cela n'est toutefois pas un contraste très net. Les chiens apprennent à demander des choses, même sans prononcer un mot. N'attribuons pas à tort à la rationalité ce qui n'est peut-être tout simplement qu'une agilité supérieure des lèvres, de la langue et du larynx. Premack et son chimpanzé ont contourné ces obstacles musculaires en ayant recours à des symboles en plastique qu'ils déplacent sur un tableau. Premack a réussi à apprendre à son chimpanzé à utiliser correctement des phrases d'observation et à jouer passablement bien à un jeu de questions et réponses.

On a remarqué depuis longtemps qu'entre le langage humain et les signaux des animaux, il y a un contraste relevant de la productivité combinatoire du langage, c'est-à-dire la capacité de l'être humain de composer des phrases nouvelles et inusitées à partir de vieux matériaux et celle de répondre convenablement à ces nouvelles créations. Mais Premack note que dans une certaine mesure, son chimpanzé réussit même à ce test. Il apparaît donc que la productivité combinatoire du langage ne fournit pas de ligne nette entre l'être humain et la bête. L'être humain peut se targuer d'être le premier à avoir

développé un langage doté d'une productivité combinatoire, mais la capacité d'apprendre un tel langage est peut-être plus répandue.

Il semble que la productivité combinatoire ne soit pas le seul trait qui distingue le discours gouverné par l'esprit des performances des animaux entraînés, cependant. Un élément majeur est la spontanéité imprévisible de la parole. Les instincts animaux sont toujours à l'œuvre sous le torrent de la parole humaine, mais il est plutôt rare qu'on en voie clairement la trace. Même si notre production verbale ne nous situe pas dans un genre différent de celui du chimpanzé de Premack, il existe tout de même une énorme différence de degré, et celle-ci invite les descriptions mentalistes des comportements verbaux. Le torrent des mots est perçu comme la manifestation de la vie intérieure du locuteur au-delà des instincts animaux. De nos jours, on est porté à recourir ainsi à une sémantique mentaliste, non pas tant parce que l'on voit un gouffre ontologique entre l'homme et les grands singes, que parce que l'on désespère de pouvoir maintenir les normes de la science naturelle dans nos efforts pour venir à bout des complexités du discours intelligent.

La notion centrale de la sémantique mentaliste est la notion non analysée de signification. Celle-ci est présente principalement dans deux contextes : quand nous parlons de connaître la signification d'une expression et quand nous parlons d'identité de signification. Nous disons que nous connaissons la signification d'une expression lorsque nous sommes capables de produire une expression plus claire ou plus familière ayant la même signification. Nous demandons la signification d'une expression lorsque ce que nous voulons est une expression plus claire ou plus familière ayant la même signification.

J'ai dit à mon petit garçon : « Quatre-vingt-deux. Tu sais ce que ça signifie ? ». « Non », a-t-il répondu. J'ai alors demandé à ma petite fille : « *Ottantadue*. Tu sais ce que ça signifie ? ». Elle a dit : « Oui. Quatre-vingt-deux ». J'ai dit : « Vous voyez,

Margaret comprend mieux l'italien que Douglas ne comprend sa langue maternelle ».

Nos façons de parler de la signification nous induisent donc en erreur. Comprendre une expression n'est, dirait-on, que connaître la signification; et connaître la signification n'est, dirait-on, qu'être capable de donner la signification. Pourtant, Douglas pourrait à juste titre affirmer *comprendre* l'expression « quatre-vingt-deux » même s'il a répondu "Non" à : « Tu sais ce que ça signifie ? ». Il a répondu "Non" parce qu'il était incapable d'en *donner* la signification, et il était incapable d'en donner la signification parce que ce que l'on appelle donner la signification n'est en fait que l'opération asymétrique consistant à produire une expression équivalente qui soit plus claire. Margaret était prête à donner un équivalent plus clair de "*ottantadue*", mais Douglas n'arrivait pas à trouver un équivalent de « quatre-vingt-deux » qui soit *encore* plus clair. Dans un autre contexte, il aurait pu se risquer à dire : « Oui, ça signifie que la température est de quatre-vingt-deux degrés ».

Les gens persistent à parler ainsi de connaître la signification, de donner la signification, d'identité de signification, alors qu'ils pourraient omettre de mentionner la signification et simplement parler de comprendre une expression ou parler de l'équivalence et de la paraphrase d'expressions. S'ils le font, c'est parce que la notion de signification leur semble d'une certaine façon *expliquer* la compréhension et l'équivalence d'expressions. Nous comprenons des expressions en connaissant ou en saisissant leur signification, et une expression sert de traduction ou de paraphrase à une autre parce qu'elles signifient la même chose. Il s'agit évidemment d'une fausse explication, l'explication mentaliste à son pire. La légère confusion paradoxale entre comprendre « quatre-vingt-deux » et en connaître ou donner la signification est toujours symptomatique d'une construction conceptuelle maladroite,

mais lorsqu'on parle de signification, la véritable menace réside dans l'illusion de l'explication.

En tout, nous pouvons distinguer trois niveaux d'explication potentielle, trois degrés de profondeur : le mental, le comportemental et le physiologique. L'explication mentale est la plus superficielle et mérite à peine le nom d'explication. L'explication physiologique est la plus profonde et la plus ambitieuse, et c'est à ce niveau que se situent les explications causales. Le niveau comportemental, entre les deux, est celui que l'on doit choisir pour nos descriptions du langage, nos formulations des règles du langage et nos explications des termes sémantiques. C'est à ce niveau, autant que faire se peut, que nous devons chercher à rendre compte de la compréhension d'une expression, de même que de l'équivalence qui existe entre une expression et sa traduction ou paraphrase. Ces phénomènes doivent s'expliquer, dans la mesure du possible, en termes comportementaux, c'est-à-dire en termes de dispositions au comportement manifeste.

Considérons le cas de la compréhension. La compréhension d'un mot consiste en partie en la capacité d'utiliser celui-ci convenablement dans toutes sortes de contextes admissibles. Elle consiste également à réagir correctement à tous ces usages. Il y a donc beaucoup ici à classer et à organiser. On doit diviser et définir. Pour commencer, on peut mettre de côté la complication résultant de la multitude de phrases dans lesquelles un mot peut figurer en se concentrant plutôt sur les phrases prises comme des touts, c'est-à-dire de petits énoncés isolés complets consistant peut-être en un seul mot, peut-être en plusieurs.

Même alors, on est en présence d'une variété déconcertante. La même petite phrase peut être énoncée pour divers motifs : pour avertir, rappeler, prendre possession, obtenir confirmation, gagner l'admiration ou faire plaisir en indiquant quelque chose. Les occasions d'énoncer la même phrase sont tellement variées qu'on peut rarement prédire quand une

phrase sera énoncée ou quelle sera la phrase énoncée. Voilà un cadre peu prometteur pour explorer les dispositions verbales et en tirer parti. D'une certaine façon, on doit diviser encore plus et trouver un fil important et central pour se sortir de l'enchevêtrement.

La *vérité* fera très bien l'affaire. Certaines phrases, évidemment, n'ont pas de valeur de vérité : les questions et les impératifs. Celles qui en ont peuvent toutefois être énoncées pour une multitude de raisons sans rapport avec une instruction préalable; je viens d'en énumérer quelques-unes. Mais toutes ces phrases sont sur le même pied du point de vue de leur vérité ou fausseté, et cela nous permet de reporter les considérations ayant trait à toutes ces ennuyeuses excroissances. Voici donc une norme ajustée de la compréhension : une personne comprend une phrase dans la mesure où elle en connaît les conditions de vérité. Une telle compréhension ne va pas jusqu'à l'humour, l'ironie, l'insinuation et autres procédés littéraires, mais elle va assez loin. En particulier, elle a tout ce qu'on peut exiger d'une compréhension du langage scientifique.

Nous nous intéressons non seulement à expliquer ce que c'est pour quelqu'un d'autre de comprendre une phrase, mais aussi à établir une norme pour nous-mêmes, comme lorsque nous tentons de pénétrer une nouvelle langue et d'en comprendre les phrases ou tentons d'enseigner celle-ci. Notre norme, encore ici, consiste à donner les conditions de vérité. D'où le projet de Davidson d'une sémantique qui prend la forme de la définition de la vérité de Tarski.

Mais quand je définis la compréhension d'une phrase comme la connaissance de ses conditions de vérité, je n'offre certainement pas une définition sur laquelle s'appuyer; mon terme "connaissance" est un point d'appui aussi pauvre que le terme "compréhension" lui-même.

Nous étions censés rapporter les choses en termes de dispositions au comportement. Dans ce cas, en quelle disposition comportementale consiste la connaissance des conditions de vérité de la phrase : « Ceci est rouge » ? Certes pas en la disposition à affirmer la phrase à chaque occasion où un objet rouge est observé et à rejeter celle-ci en toutes autres occasions; cette connaissance consiste en la disposition à donner son assentiment ou son dissentiment lorsque interrogé sur la présence ou l'absence de rouge. Question et assentiment, question et dissentiment : voilà le solvant qui réduit la compréhension à une disposition verbale. Sans ce dispositif, nous n'aurions aucun espoir de transmettre la langue à travers les générations ni de déchiffrer des langues nouvellement découvertes. C'est principalement en sollicitant l'assentiment et le dissentiment aux phrases que nous exploitons les réservoirs de dispositions verbales.

Cette approche s'applique principalement aux termes, ou aux phrases occasionnelles, plutôt qu'aux phrases perdurables (*standing sentences*). Car la disposition à accepter ou rejeter la phrase « Ceci est rouge » est marquée par une corrélation entre l'assentiment et la présence de rouge, et entre le dissentiment et l'absence de rouge, dans les occasions où la phrase est proposée. Une phrase perdurable, dont la valeur de vérité demeure la même durant de longues périodes, n'offre aucune corrélation significative de ce genre. C'est en fait dans son application aux phrases occasionnelles du genre spécial que j'ai appelé les phrases d'observation que la méthode de sollicitation de l'assentiment et du dissentiment fonctionne le mieux; car les occasions qui rendent la phrase vraie devront être intersubjectivement reconnaissables si nous voulons être capables de *dire* si le locuteur a la disposition en question. Même dans ces cas-là, évidemment, nous demeurons à la merci de la véracité du locuteur : nous supposons que ses assentiments et dissentiments à nos questions sont sincères. Heureusement, nous vivons dans un climat moral où cette supposition tient généralement; le langage ne pourrait fleurir autrement.

Les phrases perdurables peuvent aussi être proposées au locuteur, mais la situation stimulatrice au moment de la question n'aura habituellement aucun rapport avec le verdict, et pour cette raison, on ne peut identifier la compréhension d'une phrase perdurable, ne serait-ce qu'approximativement, avec la disposition à accepter ou rejeter celle-ci lorsqu'elle est proposée dans des occasions particulières. Je ne sais comment, en général, on pourrait se rapprocher de la notion de compréhension en termes de dispositions comportementales lorsque les phrases comprises sont des phrases perdurables. Peut-être cela est-il impossible, si l'on considère les phrases perdurables une à une.

De temps à autre, nous avons un indice à propos d'une disposition spécifiquement pertinente, lorsque le locuteur renverse son verdict sur une phrase perdurable à la suite d'une certaine observation. Mais même avec toute la chance concevable, on ne peut espérer mettre en corrélation les phrases perdurables en général avec des observations, parce que les phrases prises une à une n'ont simplement pas leurs propres implications empiriques séparables. Une multiplicité de phrases perdurables vont s'imbriquer, plutôt, pour former une théorie ; et une observation en conflit avec cette théorie pourra peut-être être accommodée en révoquant l'une ou l'autre de ces phrases, mais pas une phrase en particulier.

On comprend alors qu'un sémanticien puisse perdre espoir et chercher refuge dans la jungle de la sémantique mentaliste. Mais il y a d'autres voies. Peut-être qu'appliquée aux phrases perdurables isolées, la notion même de compréhension ne peut tout simplement pas s'expliquer en termes de dispositions comportementales. Peut-être s'agit-il alors simplement d'une notion intenable, malgré nos prédilections intuitives. Il va de soi qu'une analyse sémantique adéquate des phrases perdurables en termes de dispositions comportementales s'occupera essentiellement des interrelations entre phrases plutôt que des phrases perdurables prises une à une.

J'ai mentionné deux notions sémantiques centrales qui, dans la sémantique mentaliste, sont rendues obscures par le recours à la signification. L'une était la notion de compréhension d'une expression et l'autre la relation d'équivalence entre une expression et sa paraphrase. Par la suite, j'ai réfléchi à ce que l'on pouvait faire de la compréhension. Qu'en est-il de l'autre notion, la relation d'équivalence ? Une bonne partie de ce que j'ai dit à propos de la compréhension s'applique parallèlement à l'équivalence. Ici comme là, nous pouvons convenablement nous employer à considérer en premier lieu les phrases comme des touts et rechercher un concept d'équivalence qui s'applique à celles-ci. Ici comme là, nous pouvons utilement restreindre le problème en nous concentrant sur les conditions de vérité et en exploitant une méthode par questions et assentiments. Et évidemment, ici comme là, les phrases qui s'avèrent raisonnablement maniables sont les phrases occasionnelles, particulièrement les phrases d'observation. Ce qui relie une telle phrase à son équivalent est simplement une coïncidence des dispositions : nous sommes disposés à acquiescer aux deux phrases dans les mêmes circonstances.

De plus, dans une description behavioriste de l'équivalence, tout comme dans une description behavioriste de la compréhension, nous nous heurtons à une difficulté lorsque nous passons aux phrases perdurables. Puisqu'une personne est susceptible d'acquiescer à une phrase perdurable, si on l'interroge, dans toutes sortes de circonstances ou dans aucune, la coïncidence des dispositions à acquiescer à deux phrases perdurables ne donne aucune raison de les tenir pour équivalentes.

Je suis en fait persuadé qu'il est impossible de trouver un concept d'équivalence satisfaisant pour les phrases perdurables. Mon point de vue à ce sujet peut s'exprimer de façon très claire si l'on considère la traduction entre deux langues. Je suis persuadé que des manuels de traduction rivaux, incompatibles entre eux, peuvent exister alors que tous deux sont

entièrement conformes aux dispositions au comportement de la part des locuteurs des deux langues. Les deux manuels s'accorderaient à propos des phrases d'observation mais seraient en conflit à propos de certaines des phrases perdurables. Puisqu'il s'agit de manuels de traduction, chacun prétend spécifier la relation d'équivalence entre les phrases et leur traduction, mais aucun manuel n'a le monopole de l'exactitude.

Cette indétermination de la traduction est insoupçonnée dans la sémantique mentaliste, en raison de son discours creux sur la signification. Les phrases ont une signification, et une traduction est correcte si elle a la même signification. La sémantique mentaliste exige que l'un des deux manuels de traduction en conflit soit erroné, même s'il est conforme aux dispositions de chaque locuteur. La sémantique mentaliste pose donc un faux objectif qui, même s'il est vague et mal défini, tend à faire obstacle à d'autres lignes de pensée.

La traduction doit évidemment se faire. L'indétermination entraîne qu'elle peut se faire de plus d'une façon; on peut tout de même continuer à développer une de ces façons, que l'on peut tenir pour aussi bonne que toute autre. Et, dans une veine plus théorique, on doit quand même se pencher sur la question de savoir ce qui constitue une preuve empirique en faveur d'*une* relation de traduction acceptable, même si la relation n'est pas unique. Les preuves empiriques seront évidemment comportementales, même si la relation n'est pas qu'une simple coïncidence de dispositions comportementales, comme dans le cas de l'équivalence des phrases d'observation. On doit examiner les relations d'interdépendance entre les dispositions verbales : les interdépendances systématiques entre les dispositions à acquiescer aux phrases perdurables et les dispositions à acquiescer en certaines circonstances aux phrases d'observation. Ici encore, il semblerait que la sémantique génétique offre une approche vraisemblable au problème de l'équivalence comme à celui de la compréhension. Mais on

ne doit pas exiger un tableau simple ou des réponses faciles. Car il s'agit encore une fois des relations entre les phrases perdurables et les phrases d'observation et, par conséquent, de rien moins que de la relation entre théorie scientifique et données empiriques.

Il faut donc reconnaître que l'étude sémantique du langage vaut la peine d'être poursuivie avec tous les scrupules du praticien des sciences naturelles. Nous devons étudier le langage comme un système de dispositions au comportement verbal et non pas remonter de manière indolente à la surface de la mer des Sargasses du mentalisme.

On a objecté que lorsque je parle de question et d'assentiment, je n'échappe pas vraiment au mentalisme après tout, parce que l'assentiment lui-même a une composante mentale. On fait valoir que l'assentiment n'est pas qu'une répétition mécanique d'une syllabe arbitraire; l'énonciation de cette syllabe ne constitue un assentiment que si l'acte mental approprié en est responsable. Très bien, adoptons le terme d'*assentiment de surface* pour l'énoncé ou le geste lui-même. Mon approche behavioriste ne me permet alors que de faire appel à l'assentiment de surface; l'assentiment tel que je l'entends doit être compris comme l'assentiment de surface. Cette notion comportementale a ses forces, cependant, et ne doit pas être sous-estimée. Car la syllabe ou le geste d'assentiment dans une communauté n'est pas identifié de manière aléatoire après tout; il est identifié lui-même, à son tour, par des critères comportementaux. Un critère partiel de ce que l'on peut tenir pour un signe d'assentiment est qu'un locuteur est disposé à produire ce signe à chaque fois qu'une phrase est proposée dans les circonstances dans lesquelles il serait lui-même disposé à prononcer cette phrase. Ainsi, même l'assentiment de surface n'est pas que la simple répétition mécanique d'une syllabe arbitraire. Il est bien certain que certains cas d'assentiment de surface ne sont pas sincères, mais, comme je l'ai remarqué plus haut, ceux-ci sont heureusement suffisam-

ment rares pour permettre aux linguistes qui travaillent sur le terrain de trouver des lois et des traductions sur la base de tendances statistiques.

J'ai protesté vivement contre la sémantique mentaliste et préconisé à sa place l'étude des dispositions au comportement. Cette manœuvre peut être représentée de manière différente et plus pittoresque non pas tant comme une substitution que comme une identification : il s'agit d'*interpréter* l'esprit comme un système de dispositions au comportement. Cette version rappelle quelque peu Gilbert Ryle et Wilfrid Sellars, qui préconisaient une philosophie de l'esprit généralement dispositionnelle. On peut voir d'autres signes légèrement encourageants pour cette version dans le fait que même nos idiomes mentalistes les plus ordinaires et caractéristiques prennent déjà presque la forme d'attributions de dispositions verbales. Ce sont là les idiomes d'attitudes propositionnelles : « *x* croit que *p* », « *x* souhaite que *p* », « *x* s'attend à ce que *p* », et ainsi de suite. Ils suivent tous le modèle général de la citation indirecte, « *x* dit que *p* », comme si l'on voulait attribuer à *x* la disposition à prononcer la phrase "*p*" dans un certain mode. Ainsi, *x* croit que *p* si, approximativement, il veut bien affirmer *p* ; il souhaite ou regrette que *p* si, approximativement, il s'exclame : « Ah, que *p !* » ou « Hélas, *p !* ».

Je ne prétends pas offrir une véritable analyse des attitudes propositionnelles. Les gens ne révèlent pas toutes leurs croyances au moyen d'affirmations. Un meilleur critère de la croyance est la disposition à acquiescer lorsque interrogé, et il ne laisse tout de même aucune place pour mettre en doute la sincérité. De plus, il soulève le problème de la latitude admissible d'une traduction ou d'une paraphrase, lorsque "*p*" dans « *x* croit que *p* » contient des mots étrangers au vocabulaire de *x*. Cette question de la latitude admissible survient évidemment de façon prononcée dans le discours indirect lui-même, « *x* a dit que *p* », et affecte tous les idiomes d'attitudes propositionnelles. Et finalement, notre critère laisse intactes

les difficultés dues à l'opacité référentielle des idiomes d'attitudes propositionnelles, lesquelles touchent la substitutivité de l'identité et la quantification à l'intérieur des contextes opaques. Tout compte fait, les attitudes propositionnelles sont mal en point. Ce sont là les idiomes qui s'écartent le plus obstinément du discours scientifique. En conséquence, je trouve particulièrement frappant que de tous les idiomes, ce soit ceux-là qui décrivent déjà les états mentaux d'une façon qui fasse allusion aux dispositions du comportement verbal. Une philosophie de l'esprit comme disposition verbale n'est après tout pas si étrangère aux attitudes populaires enracinées.

J'ai parlé de trois niveaux d'explication potentielle : le mental, le comportemental et le physiologique. Nous venons tout juste de considérer le second, c'est-à-dire le comportemental. La relation entre ce niveau et le troisième et plus profond niveau, le physiologique, commence à être évidente lorsque nous examinons la notion de *disposition* au comportement et considérons ce que nous voulons dire par disposition.

Une disposition est à mon avis simplement un trait physique, une configuration ou un mécanisme. Elle peut être un trait physique disjonctif, puisque des effets similaires peuvent résulter de mécanismes dissemblables. Ce qui en fait une disposition, ce n'est pas un caractère propre qu'elle possède, mais simplement la manière dont elle est décrite. Ainsi, prenons l'exemple classique de la solubilité dans l'eau. C'est là un trait physique que l'on peut décrire, de manière plus ou moins exhaustive, de diverses façons. On peut le décrire assez complètement, il semble, en termes des positions relatives de petites particules. On peut aussi le décrire, de façon moins complète, au moyen d'un simple test qui consiste à mettre un objet dans l'eau et voir s'il se dissout. Or, il se trouve que les instructions à suivre pour ce test commode sont encodées de façon compacte dans l'adjectif "soluble" lui-même, qui contient le radical « solu- » et la terminaison

dispositionnelle « -ble ». L'adjectif "soluble" est un terme dispositionnel, et il s'agit là d'une importante classification terminologique ; mais la distinction entre dispositions et autres traits physiques n'est pas plus significative que, chez les êtres humains, celle entre passants et autres personnes. Le terme "disposition" a sa véritable application plutôt comme une préface, à chaque fois, à l'identification positive d'un trait physique ; ainsi, on peut de manière appropriée caractériser un certain trait physique comme étant la disposition à tel et tel comportement dans telles et telles circonstances. C'est cela qui est aussi accompli, de manière plus laconique, par les adjectifs dispositionnels tels que "soluble", "fragile", "docile" et "portable". Si la caractérisation dispositionnelle des traits physiques est si fréquente et si utile, c'est que souvent, à la différence du cas de la solubilité, nous ne sommes pas en mesure de décrire le trait physique pertinent de façon autre que dispositionnelle.

La caractérisation dispositionnelle des états et des traits physiques est en effet assez généralement *la* façon de les décrire, si ce n'est à des niveaux plus élevés de la théorie scientifique. L'idiome dispositionnel explicite n'apparaît pas toujours, que ce soit au moyen du mot "disposition" ou des suffixes « -ble » ou « -ile » ; en général, la teneur dispositionnelle n'est qu'implicite. La dureté, par exemple, est la disposition à résister à la pression ou aux égratignures. La couleur rouge d'un corps est la disposition de ce corps à réfléchir le rouge sous une lumière blanche. La dureté et la couleur rouge, comme la solubilité, en viennent finalement à être expliquées en termes de structure microscopique, mais notre premier accès à ces traits physiques est dispositionnel. En fait, la même chose peut être dite à propos de la notion même de corps, car comme l'a remarqué Kant, c'est par sa disposition à présenter une succession d'apparences visuelles pouvant être répétées lorsque nous marchons autour ou retournons le voir que nous en venons à connaître un corps. Comme il se doit, même cette

disposition consiste en un mécanisme physique : le *corps*. Tout comme les autres mécanismes physiques, celui-ci en arrive aussi avec le temps à être expliqué en termes de petites particules.

Quand John Stuart Mill a défini le corps comme une « possibilité permanente de sensation », il l'a fait dans un esprit idéaliste, réduisant la matière à la disposition sensorielle. Grâce à la symétrie, cependant, cette identité admet aussi une inversion matérialiste : la corporéité, tout comme la solubilité, est un arrangement physique objectif de particules, que l'on connaît d'abord en termes dispositionnels.

Les dispositions au comportement sont donc des états, des traits ou des mécanismes physiologiques. En décrivant ceux-ci de manière dispositionnelle, nous les identifions au moyen de symptômes ou tests comportementaux. Habituellement, nous ne sommes pas en mesure de les expliquer en termes physiologiques, mais il n'y a là aucune anomalie ; nous caractérisons aussi habituellement les maladies *per accidens*, rapportant des signes grossiers et des symptômes sans connaître aucun détail physiologique.

On voit maintenant le rapport entre le deuxième niveau d'explication, le comportemental, et le troisième et plus profond niveau, le physiologique. Au second niveau, on traite des dispositions au comportement, et ces dispositions sont en fait des états physiologiques, mais on les identifie seulement à travers leurs manifestations comportementales. L'explication physiologique, plus profonde, analyserait ces dispositions en renvoyant explicitement aux impulsions nerveuses et autres processus organiques de nature anatomique et chimique.

Nos trois niveaux sont donc des niveaux de réduction : l'esprit consiste en des dispositions au comportement, qui sont elles-mêmes des états physiologiques. On se rappelle que John B. Watson n'affirmait pas tout à fait que *toute* pensée est discours naissant, mais que toute pensée consiste en de petites saccades naissantes de muscles, *surtout* des muscles de la

parole. De même, je n'identifierais pas l'esprit complètement à la disposition verbale; à l'instar de Ryle et Sellars, je l'identifierais à la disposition comportementale, disposition de nature *surtout* verbale. Et puisque j'ai interprété les dispositions comportementales comme des états physiologiques, j'aboutis à ce qu'on a appelé la théorie de l'identité de l'esprit : les états mentaux sont des états du corps.

Une dose de prudence est cependant requise concernant cette théorie de l'identité. Comment diffère-t-elle d'une théorie de la répudiation ? Considérons un instant une question analogue survenue ailleurs, concernant les définitions des nombres naturels dans la théorie des ensembles. Nous pouvons dire que les nombres sont définis comme des ensembles tels que conçus par Frege, ou par Zermelo, ou par von Neumann; toutes ces approches sont valables mais incompatibles entre elles. Ou alors nous pouvons dire que les nombres peuvent être répudiés, rendus complètement superflus, c'est-à-dire que nous pouvons nous débrouiller avec les seuls ensembles, qu'on les conçoive comme Frege, comme Zermelo ou comme von Neumann. Cette version de la répudiation a l'avantage que nous ne nous sentons plus obligés de nous prononcer sur l'une des trois identifications des nombres naturels qui, bien qu'incompatibles entre elles, sont pourtant toutes en un certain sens correctes.

De même, au lieu de dire que les états mentaux sont identiques aux états physiologiques, nous pourrions les répudier; nous pourrions affirmer qu'ils sont rendus superflus par nos théories à propos des états physiologiques, bien que ceux-ci soient habituellement décrits non pas en termes physiologiques mais dans l'idiome des dispositions comportementales. Cette version de la répudiation a un certain avantage, quoique différent de celui qu'on a noté dans le cas des nombres. Son avantage ici est qu'elle décourage un abus possible de la théorie de l'identité. C'est que, bien que cette théorie soit le produit d'un matérialisme têtu, on doit prendre

garde qu'elle ne serve à soulager la gêne intellectuelle. Supposons en effet que quelqu'un fasse appel à une théorie de l'identité pour défendre son propre recours libre et non critique à la sémantique mentaliste. Il pourrait alléguer que ce n'est après tout qu'une question de physiologie, même si personne ne sait comment établir l'identité. Ce serait là en effet une triste ironie, et contrairement à la théorie de l'identité, la théorie de la répudiation a la vertu d'exclure cette possibilité.

En attendant de pouvoir aspirer à une explication physiologique positive de l'activité linguistique en termes physiologiques, le niveau auquel œuvrer est celui du milieu, c'est-à-dire celui des dispositions au comportement manifeste. Sa vertu n'est pas qu'il procure des explications causales, mais qu'il est beaucoup moins susceptible que le niveau mentaliste d'engendrer l'illusion d'être plus explicatif qu'il ne l'est. On ne doit pas se fier à la familiarité accommodante du discours mentaliste.

Il reste que parmi les dispositions au comportement, certaines sont plus explicatives que d'autres. Celles que l'on devrait choisir, dans les explications, sont celles dont les mécanismes physiologiques semblent les plus susceptibles d'être découverts dans un avenir prochain. Faire référence à une disposition comportementale, c'est postuler un mécanisme neuronal non expliqué, et de tels postulats devraient être faits dans l'espoir qu'ils se prêtent un jour à une explication physique.

W.V. Quine

Traduit de l'anglais par Martin Montminy et Alain P. Bruneau